



ATELIERS D'ÉCRITURE
—ANNÉE 2026—
Janvier – Février - Mars

Animés par Michèle Lesage

Les fauteurs de mots

Table des matières

BESOIN DE TENDRESSE	4
Futur antérieur	5
Prendre le vent	7
Câlin, câliner, câlinerie	9
Si c'est ça, vieillir...	11
Que de sollicitude !	13
Qui n'en a pas besoin ?	15
Besoin de tendresse	17
Le baiser !	19
Tendresse ordinaire	22
Cœur de chien	24
LE ZOO HUMAIN	27
Apocalypse, adieu !	28
Tromper	30
Le fox et le terrier	32
L'envol	34
Le retour	36
Un petit oiseau	38
Au grand galop	40
Noisette	42
LE CABINET DES CURIOSITÉS	44
Le manoir de Monsieur Fernand	45
Tempus fugit	47
Navigation...	49
Le ménage	51
Un sourire de l'au-delà	54
De quoi s'agit-il ?	56
Une bien belle pipe	58
Éric et Déméter c. IA	60

INDEX

<i>Bergeron, Louis</i>	5 , 28 , 45
<i>Bertrand, Louise</i>	7 , 30 , 47
<i>Filteau, Hélène</i>	9 , 49
<i>Langlais, Catherine</i>	32
<i>Lavigne, Françoise</i>	11 , 34 , 51
<i>Lesage, Michèle</i>	13 , 36 , 54
<i>Marcotte, Martine</i>	15 , 38 , 56
<i>Niles, Cécile</i>	17 , 40 , 58
<i>Rocque, Rachelle Rose Anna Marie</i>	19 , 42
<i>Simard, Paule</i>	22
<i>Tardif, Sylvie</i>	24 , 60



Par **mercedes talevi**
8858 x 5906

Besoin de tendresse

Thème : Écrire un texte en insérant un mot imposé



Futur antérieur

Par Louis Bergeron

Mot imposé : douceur

Par la fenêtre, du haut du 15^e étage, madame Baxter regarde une autre fois le vent soulever le sable entre les tours.

Elle s'installe derrière son bureau. Un vase de jolies marguerites artificielles blanches, roses et jaunes décore une extrémité. Il règne dans le local une atmosphère tout en douceur. *Le Canon de Pachelbel* joue en sourdine.

Nous sommes vendredi le 25 décembre de l'an 359 postapocalyptique. Un jour comme un autre. Madame Baxter, madame B comme on la surnomme en tout respect, est une survivante de l'apocalypse. Elle se lève, regarde ses élèves et prend enfin la parole.

Bon matin, mes chers humano-androïdes. Aujourd'hui nous allons suivre un cours sous forme de vidéos dans le cadre de la formation humanisante.

Madame Baxter regarde encore ses élèves, avec un air déconcerté. Ils ont une apparence humaine, mais une froideur dans le regard et une importante rigidité dans leur stature.

Approchez-vous et tenez-vous par la main. TOUS SE REGARDENT. Un certain sourire apparaît dans leur visage...ce n'est pas leur premier cours d'humanisation.

Un vidéo est projeté au tableau : des chats...une maman, quatre bébés. Elle les lèche. Les petits ronronnent allègrement. Les élèves se regardent tout en se tenant la main.

Puis un autre vidéo. Un couple d'humains, deux personnes à la tête grisonnante, marche dans un espace verdoyant, main dans la main, souriant. Sans prévenir, ils se retournent. Maintenant face à face, ils approchent leur bouche jusqu'au point où leurs lèvres se touchent... ils semblent éprouver de belles sensations.

Madame B explique alors aux androïdes ce qui vient de se passer. Autrefois, dit-elle, la vie se manifestait par des gestes tout en douceur, avec des émotions affectueuses et... amoureuses. Ce que vous venez de visualiser, c'est de la tendresse. À cette époque les humains et tous les animaux avaient besoin de tendresse.

Regardez-vous dans les yeux. Serrez-vous les uns face aux autres. Approchez vos bouches jusqu'au contact de vos lèvres. Fermez les yeux et écoutez vos sensations. Si vous ressentez du bien-être, c'est de la tendresse.



Prendre le vent

Par Louise Bertrand

Mot imposé : étreinte

Mon amour,

Comment avons-nous fait ?

Au-delà des milles dans les villes, des millions dans les avions et des milliards de gens dans les gares, nous nous sommes repérés un soir d'été et ne nous sommes plus égarés. Toi, dans tes vêtements d'emballage et moi, dans mon maquillage de courage. Il a suffi de quelques regards pour trouver notre quai et y accoster.

Nous avons marché.

Longuement.

Dans le parc on marchait ensemble

Tu t'assoyais sur un banc

J'écoutais le souffle charmant de ta bouche sur mon cou¹

¹ DUBOIS, Claude. *Plein de tendresse*. Albums : Sortie Dubois. 1982. Chanson de l'année du Gala de l'ADISQ

Plus de quarante ans à nous apprivoiser. Chaque jour concourt à notre amour, chaque nuit séduit notre envie.

Que j'aimais tes yeux félins quand tu me couvrais

Ton corps tombait sur le mien

...

Comme un papillon qui naît²

À quelques jours de l'anniversaire de ta grande demande, il me faut savoir ce qui nous lie, ce qui nous relie. Est-ce l'amour qui nous étreint ? Est-ce la connaissance de nos vieux os ? Est-ce un relent aléatoire de passion ? Sont-ce nos enfants devenus grands ?

Je n'ai de cesse de penser à nos débuts, à ces moments naïfs de séduction éveillant de tout notre être la passion. Celle qui s'étiole avec le temps et renaît au fil des événements. Celle qui se métamorphose en bienveillance et réclame des caresses. Celle qui meurt quand la quintessence de l'un paresse. Celle qui ne revient jamais quand l'autre disparaît.

Je ne saurais expliquer notre attachement, tout comme il en est de tous ces couples qui résistent à l'usure et se bâtissent un futur. À vrai dire, bien des psychologues se heurtent à l'inexplicable et les sexologues en sont aussi incapables. Je crois que les doubles qui durent n'ont pas besoin d'être entaillés, cisailés, analysés et scrutés. Ils n'ont qu'à se tenir debout, à se soutenir dans les remous et à entretenir le doux et le redoux.

C'est ainsi que toi et moi naviguons et tenons la barre. Par nos étreintes, chaque tempête de vent se calme et redonne à notre union de jolies teintes.

Plein de tendresse

² Id.



Câlin, câliner, câlinerie

Par Hélène Filteau

Doryphore était si seul, si seul dans le froid. De plus, la journée avait mal commencé. Il s'était fait apostropher par un agent de sécurité, un peu trop zélé, des coups de pied...

Sa tolérance au froid était parfois plus grande qu'en ce jour où l'humidité s'installait en lui, au plus profond de ses os qui prenaient de l'âge.

La vie n'avait pas été tendre; n'en pouvant plus, il s'était laissé couler. Plus de travail, plus de vie sociale, plus de logement, pas de support d'un proche... il s'était dit: « À quoi bon ? »

À quoi bon vivre pour moi-même? Je ne vaud rien puisque personne ne se soucie de moi!

Il était retombé dans ses blessures d'enfance: famille trop nombreuse... invisibilité permanente... il avait cru un moment aimer... pour en arriver à la même conclusion. À quoi bon? La solitude ne faisait que montrer un autre visage.

Traînant ses pieds dans des bottes trop grandes pour lui, il avance vers le refuge pour un peu de nourriture et de chaleur. Il aimerait un peu de répit, un peu de silence.

Quand ce n'est pas le bruit des véhicules, les conversations des passants, les gens qui s'engueulent de ne plus pouvoir se supporter, même la nuit les dortoirs sont bruyants de cauchemars, de bruits humains. Jamais une minute de silence. Jamais !

Il arrive à la porte, entre. Un capharnaüm le reçoit... un pas de recul avant que la chaleur bienveillante ne l'attire. Il regarde autour cherchant un endroit où il aimerait se déposer quelques instants.

Du fond de la salle il voit venir un jeune homme vers lui, un sourire aux lèvres, qui lui tend la main. Le jeune homme lui empoigne la main en le regardant dans les yeux. Ce toucher le laisse pantois...

Il s'ébroue un peu, revient à la réalité du moment, suit le jeune homme jusqu'au fond de la salle. Celui-ci dépose devant lui une assiette bien garnie, d'œufs, de pain et de fruits. Un café bien chaud prend place à côté juste après. Doryphore lève les yeux vers le jeune homme. Celui-ci a mis sa main sur son épaule... C'est le plus merveilleux câlin de sa vie !

Un toucher qui donne un peu d'espoir, de lumière !

(Thème : tendresse réparatrice)



Si c'est ça, vieillir...

Par Françoise Lavigne

Mot imposé : sécurité

Je les regarde franchir bientôt le cap des quatre-vingts ans. Il n'y a pas si longtemps, j'aurais dit « ces vieux ». Maintenant, je me dis que c'est moi, dans si peu de temps. Je les regarde, ce couple que j'aime tant, diminué par la maladie qui les frappe à répétition depuis des années. Après leur dernier passage à l'hôpital, je suis allée les visiter. C'était en décembre, juste avant que l'année dernière ne bascule dans celle-ci. Ils étaient assis, tranquilles, dans les fauteuils où se passe une grande partie de leur vie. Je ne pose plus la question « Comment allez-vous? », je n'ose plus. Je suis dans l'instant, je dis « Comment ça va aujourd'hui? » Les deux m'ont répondu « On est heureux de finir cette année ensemble ». Ils ont alors échangé un regard complice. Un regard empli de tendresse.

À ce moment, leur vie a défilé sous mes yeux. Leur mariage, il y a près de 60 ans, la naissance de leurs enfants. Les déménagements. L'envol des enfants. L'arrivée des petits-enfants. Tous les gens qu'ils ont aidés sans cesse. Les retraites de la vie dite active. Puis la maladie, qui les talonne depuis plus de dix ans. Ciel qu'une vie est rapidement résumée, rapidement vécue.

Je me suis accrochée à ce regard, empreint de la sécurité d'être deux pour franchir ces moments de fragilité. Ces moments où on sait qu'on ne sait pas. Que demain n'est peut-être pas un autre jour, mais qu'on l'accepte comme faisant partie de la vie. Qu'on l'accepte en craignant que cette complicité ne s'arrête. Pas déjà, c'est si court, soixante ans.

Je suis revenue chez moi en me disant que cette tendresse est forte de leurs deux vies entremêlées, de ce qu'ils ont créé à deux pour franchir les années, pour arriver à quatre-vingts.

Puis Michèle a annoncé le thème de l'atelier. Chaque fois que j'y ai pensé, j'ai revu ce regard, incarnation de la tendresse. C'est l'amour de leurs vingt ans, magnifié en tendresse. J'ai chanté « Ce soir j'ai l'âme à la tendresse », puis « Mais vivre sans tendresse, je ne le pourrais pas... ». Ce regard entre eux, je ne peux que souhaiter qu'il illumine encore leurs deux vies, à la fin de cette année qui vient de commencer.



Que de sollicitude !

Par Michèle Lesage

Un robot est-il capable de tendresse ? L'an passé, le gouvernement a annoncé l'abolition des RPA et des ressources d'hébergement existantes pour garder les personnes âgées à domicile. Les bâtiments qui les accueillait ont été transformés en école et en logements abordables, le personnel a été recyclé dans des métiers divers.

Un joli robot est venu sonner à ma porte, on peut dire qu'il est mignon. Une tête blanche avec des paupières qui clignent sur des yeux dessinés pour exprimer la bienveillance. Un corps rondouillet qui se courbe lorsqu'il accroche un coin de mur ou de meuble. Des pieds munis de roulettes silencieuses. En entrant, il m'a présenté son manuel d'utilisation. Les autorités n'ont pas lésiné sur l'importance de la simplicité du fonctionnement. Marche, arrêt, ménage, cuisine, vaisselle, surveillance. Les repas sont livrés chaque semaine, il n'a qu'à les enfourner dans le micro-ondes, merci, bonsoir.

Si je le désire, je peux activer une fonction musique avec des options variées : classique, country, techno, comme bon me semble. La beauté du progrès : il se recharge à distance grâce à l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire par la voie des satellites. Mon robot me parle aussi de sa bouche dessinée dans un sourire figé. Elle répond à mes questions, discute de mes états d'âme avec des mots de psychopop, me communique les actualités.

Au début, je me suis bien amusée. Je l'ai accueilli comme un jouet distrayant. Petit à petit, j'en ai fait le tour. Me voilà coincée avec cette machine supposée apprenante qui me tient lieu de présence. Je ne suis plus seule. Elle me talonne au moindre déplacement, prête à envoyer un message d'urgence si je tombe, si je demeure apathique de trop longues heures, si je ne sors plus de mon lit, si je la désactive sur plus d'un jour. Que de sollicitude !

Au fil des jours, un désir grandissant a envahi tout l'espace vibrant de ma toute simple existence, celui d'être enlacée, embrassée. Maintenant que les enfants poursuivent leurs rêves et en oublient l'origine, que mon compagnon s'est évanoui dans l'univers sans l'avoir demandé ni pressenti, les occasions de tendresse en sont réduites à une peau de chagrin.

Quand j'ouvre la fenêtre, il me reste le vent qui me caresse le visage, les flocons de neige qui se déposent avec délicatesse sur mes mains. Je retrouve l'amour sous la forme d'un rayon de soleil. Je retrouve mon entrain.



Qui n'en a pas besoin ?

Par Martine Marcotte

La tendresse, qui n'en a pas besoin ? Même ceux qui prétendraient le contraire, qui s'en défendraient, y ont déjà goûté sans toujours l'éviter. Souvent, le premier geste a été reçu de la mère et le toucher y jouait un grand rôle. Même si les adultes ne s'empêchent pas de parler aux bébés, le contact se fait davantage par la peau. La douceur et la chaleur du toucher établissent un lien. D'ailleurs le contact peau à peau est préconisé pour les prématurés, même qu'un « donneur » anonyme peut jouer ce rôle primordial de chaleur et de réconfort.

Je me souviens d'un documentaire, vu il y a bien longtemps, illustrant une expérience (qu'on qualifierait aujourd'hui de cruelle) mettant en scène un bébé chimpanzé et deux mères de substitution. L'une n'était qu'une fourrure, douce et chaude alors que l'autre, une structure métallique, offrait un biberon. Le pauvre bébé restait blotti au chaud jusqu'à la dernière extrémité, son instinct de conservation l'amenait à faire un saut vers l'alternative pour téter quelques minutes avant de retrouver le réconfort de sa « mère » douce et chaude.

Oui, le toucher est important. Les petits bébés ne le refusent pas. Ce n'est qu'un peu plus tard que l'enfant choisit les personnes à qui il permet de l'approcher. Alors que l'inconnu peut faire peur, la tendresse des proches reconforte. La société joue également un rôle dans la détermination de ces choix. Éventuellement, les options de toucher peuvent rétrécir comme peau de chagrin chez ceux qui se sentent vulnérables. Les jeux et les activités sportives permettent certains contacts à l'intérieur d'un groupe d'amis ou d'une équipe, mais les timides ou les différents en sont privés.

Pourtant, on a tous besoin de tendresse. Qui n'a pas, dans un moment difficile, eu envie de se blottir dans les bras d'une personne de confiance ?

Le toucher, comme expression de tendresse, va aussi dans l'autre sens. On a tous envie de prendre les bébés dans nos bras, de flatter les animaux à fourrure, de s'entourer de tissus doux, caressants. D'où, peut-être, l'emploi du mot touchant pour exprimer une émotion tendre. La tendresse n'est-elle pas aussi agréable à donner qu'à recevoir ?

La chanson interprétée tant par Bourvil que par Marie Laforêt le résume bien :
« Quelle douce faiblesse, quel joli sentiment, ce besoin de tendresse qui nous vient en naissant... sans la tendresse, l'amour ne serait rien. »



Besoin de tendresse

Par Cécile Niles

Mot imposé : câlin

Qui n'a pas besoin de
tendresse

Un chaud câlin, une douce caresse

Baiser furtif dans le cou en préparant le souper

Étreinte fugace sur le bord du Memphré

Ce besoin de tendresse qui nous vient de si loin

Le regard aimant d'une mère sur son enfant

Besoin viscéral pour le petit

Qui de chaque geste s'en nourrit

De la moindre attention de papa, maman

Ce besoin de tendresse

Je veux le dire tout bas

Une pudeur s'installe

Au plus profond de moi

Dans le creux de mon cœur

Dans le silence de la nuit

Ce besoin de tendresse

Avec bienveillance je l'accueille

Le nourris, le cajole

Promenade au bord de l'eau

Tisane à la mélisse

Un bon bain chaud

Bouillotte à mes pieds

Sous la couette je me laisse aller

À savourer un bon livre

Et à rêver



Le baiser !

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

— Allez, embrasse l'poteau.

— Non, fais-le pas, Carlos. Tu l'regretteras.

— Quessé t'en sais Sofia ?

— Madame Ladouceur nous a expliqué c'qui arrive si l'on touche le métal pendant l'hiver.

— Ne l'écoute pas Carlos. Si tu veux te joindre à nous, faut l'faire. Tout le monde y est passé.

Sofia supplia du regard son grand frère. Depuis leur arrivée du Mexique, il fait tout pour se trouver des amis. Il ne veut rien savoir d'elle. Elle prend le temps d'observer la gagne d'*Impardonnables* à Dou Dou. À l'un des proches du chef de la bande, il manque plusieurs dents. On dit qu'il est le meilleur défenseur au hockey. Ce jeune homme à l'allure de réfrigérateur lui fait un clin d'œil. Elle décide de cracher en sa direction en guise de non-consentement.

Carlos comprend que, lorsque sa langue embrassera le poteau, un pont de glace le soudera sur place. Les crevasses du membre rosé permettent au métal et à la chaleur de la langue de se fusionner.

— Arrête Sofia, j'ai besoin d'amis.

— Je suis là. T'as pas besoin de ces hommes des cavernes pour te sentir en sécurité.

— Tu comprends pas. C'est ma seule chance d'intégrer un groupe.

Dou Dou s'approcha à pas de géant et se plaça entre le duo fraternel. Il voulait que le latino se joigne à sa bande. Il n'osait pas l'avouer, Sofia l'intriguait. Cette demoiselle courte de jambes rayonnait de confiance.

— Pis, Carlos, as-tu décidé ?

Les *Impardonnables* tapèrent du pied tout en rugissant des « Allez ! Allez ! Allez ! Encourageons-le ! » Sofia ne reconnaissait plus son frère. Elle se dirigea à pas de guépard vers la surveillante de récréation.

Dou Dou posa sa patte sur l'épaule de sa recrue et lui murmura quelque chose à l'oreille :

— T'sais, y'a une façon de protéger ta langue du froid en faisant cette épreuve.

— Vraiment ? Montre-moi.

— Avant, j'veux que tu me dises si ta sœur a un petit ami.

— T'es sérieux homme ?

— Oui. Sofia me pousse à renouer avec ma douceur.

— T'es fou.

Les *Impardonnables* bûchaient toujours des « allez » pendant que Carlos négociait avec Dou Dou.

— S'il te plaît. Je n'ai jamais eu de petite amie.

— Tu m'étonnes.

— Je suis prêt à tout.

— Oh, ça, c'est intéressant. Si je te permets d'embrasser ma sœur, puis-je éviter le poteau ?

— Ha! Ha! T'es bon.

La cloche annonça la fin de la récréation. Sofia arriva en courant vers les deux garçons pour empêcher l'irréparable. Carlos n'osa pas partager le nouveau défi à sa sœur. Il lui expliquerait à la maison ce soir.



Tendresse ordinaire

Par Paule Simard

Mot imposé : protection

Madeleine traîne ses pantoufles déstructurées sur le vieux tapis du salon. Elle avance parcimonieusement vers la cuisine. Même si rien ne le laisse voir, elle se dépêche. Il faut absolument que tout soit prêt au cas où.

Arrivée enfin, elle fait couler l'eau dans le chaudron. Pas trop, juste assez parce qu'il ne faut pas la gaspiller. Elle prend ensuite les allumettes et fait jaillir une belle flamme sur laquelle elle dépose son précieux appareil. Attendant que l'eau frémissse, elle tire la théière de derrière le comptoir et y plonge deux sachets de thé. Elle dévisse le couvercle du thermos toujours à portée de main. Elle vérifie qu'il n'y a pas de graine ou de résidu, car on ne sait jamais...

Un sifflement l'avertit que l'eau bout. Elle verse délicatement l'eau sur le thé, puis la regarde la mixture s'épanouir. Elle transverse ensuite le tout dans le thermos et y saupoudre la dernière cuillerée de sucre qu'il lui reste. Devant les émois, il n'y a rien comme un thé sucré.

De retour dans le salon, elle dépose son précieux élixir sur le guéridon qui jouxte la porte. Elle y dépose aussi son sac de coton, lourd d'objets hétéroclites, de ceux qui assurent sécurité et protection. Elle s'assoit ensuite dans son fauteuil et se met à tricoter, surtout pour faire passer l'attente.

En sursaut, elle se réveille au son des sirènes. Elle se précipite autant qu'elle peut vers la porte. Elle glisse ses bottes toujours au garde à vous, enfle le manteau et foulard et attrape le thermos et le sac. Sur le palier, elle regarde les voisins se presser vers l'abri. Elle descend la marche, prudemment, puis relève la tête. Elle scrute les personnes, cherche une silhouette, une écharpe rouge. Elle aimerait rester là à attendre pour être certaine de le voir. Mais les sirènes poussent au repli. Un voisin vient lui prendre le bras, il la conduit à l'abri sans qu'elle ait le temps de penser. Avec misère, elle descend une à une les vingt-six marches qui plongent vers la cache. Une chance qu'on lui tient le bras.

Arrivée dans la grande salle, elle cherche des yeux une touche de rouge. À gauche, un peu de rose rougeâtre, mais c'est le chapeau d'une petite fille. Au fond, il y a une tache de rouge plus présente, elle plisse les yeux, c'est peut-être lui. Elle s'approche et découvre son ami, rayonnant de la voir arriver. Sur une boîte de bois, elle s'assoit à ses côtés et lui sourit. Ça y est, ils se sont encore une fois retrouvés. Avant même de dégager son foulard, elle empoigne le thermos et l'ouvre. Le thé fumant emplit la tasse et Madeleine tend à Édouard sa potion magique. Leurs yeux se rencontrent et ce regard exprime toute la tendresse du monde, alors même que la première bombe s'entend au loin.



Cœur de chien

Par Sylvie Tardif

Mot imposé : pardon

Je n'arrive pas à savoir ce que je dois faire. Je l'aime plus que tout. Je n'ai jamais rencontré une personne qui me bouleverse autant, mais cette relation me vide, me fait mal, par cette impression d'être constamment sur un siège éjectable, de devoir ramer pour maintenir le lien qui nous unit. Il me manque, mais il n'est pas aimable. C'est ça le mot. Cet homme que j'aime n'est pas aimable. Mon cœur a bien mal choisi la cible de son affection. Cupidon est un âne.

Il a rompu, il y a quelques semaines. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Comme je commençais à m'apaiser, il est revenu vers moi. Il aimerait que nous passions le week-end à New York pour nous réconcilier peut-être. Le peut-être fait déjà mal. Je devrais me sentir libérée de lui, lui répondre d'aller se faire foutre, mais j'ai l'impression d'étouffer sans lui. Il me manque. Un vrai calvaire. Je sais que je ne dois pas retourner vers lui, mais mon cœur a de ses élans que ma tête n'arrive pas à réprimer. Je me sens comme la dernière des idiotes de vivre cette passion qui n'a aucun sens pour un homme qui n'offre rien.

Une amie m'a offert le roman *Passion simple* d'Annie Ernaux et je m'y reconnais. Ça va mal finir, et pourtant, j'espérais secrètement qu'il revienne vers moi. C'est son modus operandi... faire souffrir et revenir comme si de rien n'était. Irais-je à New York alors que c'est franchement une mauvaise idée ? Bien sûr que j'irai, je le sais d'ailleurs déjà. J'ai même hâte.

Je l'invite à souper à la maison en prétextant l'organisation du voyage. Il me répond que tout est déjà organisé, que je n'ai qu'à faire ma valise, qu'il s'est occupé de tout. Il a déjà acheté les billets pour une exposition que je veux voir sur Monet au Musée des Beaux-Arts de Brooklyn. Il a réservé chez Benoit après une soirée au Met où l'opéra sera joué sous la direction de Yannick Nézet-Séguin. Il sait que j'adore la Buvette et nous irons. Tout est organisé. Ah, il ajoute que nous passerons faire un saut à la New York Public Library après un café dans le Bryant Park qu'il adore. Il m'a organisé un week-end de rêve. Il cherche à se faire pardonner... une fois de plus.

Combien de fois faudra-t-il que je l'excuse, que je lui offre un pardon qu'il ne demande même pas en mots ? Combien de fois céderais-je encore à ses plans romantiques qui finissent en queue de poisson au bout de quelques mois ? Je maintiens mon invitation à souper. Il me semble qu'il faut en parler de ce voyage. Il me semble qu'il faut effleurer la rupture qu'il vient de me faire subir. Il sourit au bout du fil. Je l'entends sourire. Je connais cet homme, je connais les travers de son âme. Je devrais fuir. Bien sûr qu'il viendra souper pour que nous nous retrouvions dans un beau moment de tendresse, répond-il. La tendresse efface tout, n'est-ce pas ? Le rendez-vous est fixé au lendemain. Je commence déjà à préparer ma valise dans ma tête. J'ai tellement hâte.

Je cours comme une folle pour tout préparer, me préparer moi, préparer mon corps et mon cœur, préparer à souper, il ne faut pas oublier d'acheter le vin qu'il préfère, préparer la maison. Tout doit être beau et bon. Tout sera parfait. Je mettrai une nappe sur la table. J'achèterai des fleurs, c'est joli. Je cours à l'épicerie, à la poissonnerie, prendre du pain chez Guillaume, des fromages chez Yannick. Ne rien oublier. J'ai sûrement une liste quelque part. Ne rien oublier. Ce sera parfait.

Je pardonne déjà. Je flotte sur la ville tellement j'ai hâte de le retrouver. La rupture, c'était un mauvais moment. Nous serons enfin bien, heureux, ensemble. Je dépose mes chiens chez ma voisine. Nous ne serons pas dérangés. Je pourrai être complètement présente à lui.

L'heure de son arrivée approche. Ai-je tout fait? Ma robe est-elle trop sexy, pas assez? Je n'ai pas le temps d'en changer. Ma valise est prête, c'est idiot, nous ne partons que dans quelques jours. Je la cache, ça trahit mon empressement. L'heure du rendez-vous est passée depuis dix minutes. Le coquin se fait attendre. Il doit être pris dans un bouchon. J'arrête les feux, s'il tarde encore, le repas sera tout cramé. Il est en retard de trente minutes. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Ça fait une heure que je l'attends. Il ne répond pas au téléphone. Il est peut-être mort. Ce serait mieux. Mon cœur est pris dans un étau. J'ai le cerveau dans une espèce de brouillard étrange. Je ne sais plus comment penser. Devrais-je appeler les hôpitaux pour voir s'il s'y trouve? Je sais que c'est inutile. Je sais qu'il ne viendra pas. J'aurais dû savoir qu'il ne viendrait pas par son sourire en acceptant mon invitation à souper. C'était du pipeau. Il vérifiait si j'étais encore là, aimante.

Je range les plats, éteins les bougies, retire ma robe. Je vais chercher les chiens chez ma voisine. À ma tête, elle ne pose aucune question. Ils sont trop contents de me voir. Ils m'accueillent comme si nous avions été séparés plusieurs jours. La loyauté des chiens est absolument inaltérable. J'ai probablement un cœur de chien. Et si je le passais ce week-end avec la personne pour laquelle je devrais avoir mes premiers élans de tendresse. Je vais aller à New York toute seule, comme une grande. Je serai à l'opéra dont il avait parlé. Don Giovanni... Ironique, n'est-ce pas? C'était écrit dans le ciel.

Je n'ai jamais revu cet homme. J'ai décidé en traversant le pont de Brooklyn que je ne le reverrais plus. Je devais m'aimer assez pour m'éloigner de celui qui était incapable de tendresse à mon égard. Je lui ai pardonné de ne pas avoir été là pour moi. Il ne le pouvait pas. Je le comprends maintenant. Je n'ai plus de peine. Je n'ai plus de colère. J'ai même de la compassion pour celui qui ne sait pas aimer. Depuis, je fais le petit deuil d'un homme vivant que j'aime de mon cœur de chien.



Le zoo humain

Thème : exploration de l'animalité en soi à partir du choix d'un animal totem.



Apocalypse, adieu !

Par Louis Bergeron

Mon museau détecte une brise fraîche, montagnarde. Je sens le besoin de m'évader. Ma maitresse sera probablement inquiète... Je vois au loin un glacier : j'ai toujours espéré marcher sur un glacier au moins une fois dans mes sept vies.

Alors C'EST PARTI POUR LA BALADE DE MA VIE.

Après un ou deux mulots me voilà devant, mais pas sur mon beau glacier, à Inverness en Suisse. Il ne me reste qu'à sauter dessus, mais ce sera un grand, énorme saut. Mon record, je dirais. Je suis conscient que si mon saut est trop court, je glisserai inexorablement sous cette masse de glace, emporté par un fort torrent d'eau glaciale. J'ai confiance, me lèche les babines et saute en miaulant un cri de conquérant. Échec monumental... Si au moins ma maitresse ne m'avait pas séparé de mes griffes. Je glisse vers la noyade. Je n'aime pas l'eau. Mon instinct de survie va-t-il me sauver une autre fois ? Je grappille centimètre par centimètre mon chemin vers la berge. Je vois défiler mes nombreuses vies devant moi. Une patte à la fois, je gravis la pente avec peine. Oups ! Je glisse encore vers l'abysse ! NON ! et je me reprends, la langue pendante, les yeux exorbités : gravir, gravir, gravir. Je ne pense qu'à « chat ».

Le matou est épuisé, à bout de souffle. Mais je suis vivant, un survivant. Je refais mon chemin de retour à la course, je ne m'attarde plus aux mulots. Vite, je veux me coller à ma maitresse. Le ronronnement sera si intense qu'elle se posera certainement des questions... jusqu'à la prochaine aventure, téméraire bien entendu.

À la prochaine !



Tromper

Par Louise Bertrand

Le fil ténu de l'existence menace la flamme vacillante dans ton œil. Je le vois bien que tu es inquiet puisque tu te replies, tu réagis à peine à mes caresses et, quand tu le fais, ton appendice s'élève peu. Ton troupeau est dispersé, tes amis se sont éloignés. Pourquoi créer des liens te dis-tu, s'ils se dénouent à la vitesse de l'éclair. Ton carré de sable te suffit. Tu y pelletes plus que tu y joues. Tu y hisses des monticules, tries les petites pierres et charries tout ce que tu peux, surtout lors de tes colères épiques. Seul ton cornac reçoit ta clémence.

Je suis ton cornac. Je suis ton double. Je te soigne, te guide et te maîtrise. Je te suis partout. Je suis toi.

Je suis l'éléphant dans la pièce, celui qui bouscule les conventions et qui pose trop de questions. Je suis à une époque de ma vie où le moindre petit son m'irrite. C'est un passage obligé, je le sais. J'évite les ponts qui ne supporteraient pas mon poids, mais j'apprécie la perche que tu tends sans toutefois la ramasser. Je m'identifie à toi. Je veux vivre vieux, mais pas dans n'importe quelle condition et celle que je traverse actuellement ne me sied guère. J'ai besoin d'air, je suffoque dans cette sécheresse de l'âme.

Je suis toujours ton cornac. Même avec mon ankus, je n'arrive pas à diriger mon désarroi. J'ai beau piquer ta peau coriace avec cet outil, je ne ressens rien. Le vide. Sans autre issue. Les feuilles, les fruits n'ont pas de goût. J'avale par réflexe, sans plus. Tu bois par habitude, rarement. Je dépéris et je nous emporte. Tu dépéris et tu nous emportes. Je dors sur ton corps et toi sur le mien, avec juste un peu d'appui pour éviter l'écrasement total. Je ne veux pas que tu meures, tu ne veux pas que je meure. Nous sommes liés par le destin. C'est notre bouée.

Et puis...

Le soleil franchit la ligne d'horizon. La nuit fuit. Le jour de la guérison. Le cauchemar s'évanouit.

Je reprends du poil de la bête. Tu soignes le mal par le mal. Tu bois pour oublier. J'oublie que tu bois. Dans cette forêt subsaharienne, la vieille branche que tu es guide de nouveau. Je ne sais plus qui est qui. Toi le cornac, moi l'éléphant ? Toi l'éléphant, moi le cornac ? Qu'importe, nous fusionnons de nouveau.

Il suffisait de dormir pour renaître.

Merci maître !



Le fox et le terrier

Par Catherine Langlais

Derrière chez elle il y a un petit bois, une forêt mixte de conifères et d'érables à sucre. Les érables sont semble-t-il une source de bonheur dont elle ne se lasse pas. L'autre, celui qui est toujours à côté d'elle, y perce de petits trous quand le soleil se fait plus chaud, puis il y accroche un seau en attendant.

Et moi je m'assois tout en haut de la petite falaise, sur la roche plate qui ressemble à celle du roi lion. Je reste là, derrière le petit pin qui n'a que 4 ans. La neige, les branches et les aiguilles du pin m'assurent toute la discrétion nécessaire pour l'observer, pour laisser vivre mon rêve, juste en bas.

Tôt le matin, vers sept heures, peut-être même avant, elle sort avec le chien. Un de ces petits terriers qui déborde d'énergie qui saute et qui court, obsédé par une ridicule petite boule orange, qu'elle lance et relance sans compter. Elle lui caresse la tête à chaque fois qu'il lui rapporte la boule, et sa queue ne cesse de s'agiter, comme si c'était le code pour lui dire « encore ».

Je sais bien que je serais dans le trouble s'il me voyait. Je sais bien qu'il se doute parfois de ma présence dans l'air, quand je vois son long museau renifler l'air frais et qu'il émet quelques sourds grondements en ma direction. Comme pour me rappeler ma place dans leur équilibre. Derrière le petit pin, sur la roche plate.

Il y a bien eu un instant où, alors que je m'apprêtais à repartir chasser le mulot, nos regards se sont croisés. Elle n'a pas crié, elle n'a pas bougé, elle m'a seulement regardé longuement, l'œil brillant et le sourire naissant. J'ai compris du petit signe de la tête qu'elle m'a fait que nos existences, bien que parallèles, sont jointes par cette forêt que nous habitons, que nous partageons. J'ai compris qu'à travers les caresses à son chien, que par leur amour de la sève de l'érable, que par leur vie à la campagne, elle m'offre à moi aussi son cœur.

Et pourtant, je continue de rêver. Lorsque parfois elle sort seule, sans son chien qui voudrait bien la suivre, je m'imagine à ses côtés, son compagnon, son confident. J'ose rêver, les yeux mi-clos, qu'elle m'approche tout doucement, qu'elle caresse ma fourrure rousse, me gratte les oreilles. Dans cette vision, je renifle doucement sa main, j'effleure ses jambes pour y laisser un souvenir de mon odeur, et nous partons dans le petit bois pour une longue randonnée. Loin de la boule orange, loin des érables percés et de l'autre humain resté derrière.



L'envol

Par Françoise Lavigne

C'est décidé, je pars. C'est aujourd'hui que je quitte le nid. J'en ai assez d'entendre les piailllements de mes frères et sœurs qui attendent la becquée quotidienne. Je suis convaincue que je peux voler de mes propres ailes. Dans ma famille, personne n'a osé s'envoler avant que maman ne nous encourage, mais moi, j'en ai assez d'attendre. Je suis amplement assez grande pour étendre mes ailes et aller voir le monde.

J'ai observé autour de moi. Du haut de notre nid, on ne voit que le sol et le ciel, mais ce sol, il m'attire. Il change constamment; il y a des taches de couleurs qui semblent si jolies, je rêve de les voir de plus près. Et puis j'ai déjà observé papa, c'est de là qu'il tire notre nourriture la plus délicieuse. J'ai aussi vu qu'il y a d'étranges animaux qui passent. Ou un monstre qui fait beaucoup de bruit et qu'après son passage, il n'y a plus du tout de taches. Parfois, aussi, il y a un étrange animal poilu qui semble vouloir grimper jusqu'à notre nid et ça excite maman qui crie et alerte tout le monde autour. Je veux voir tout ça de près.

Je n'ai plus la patience d'attendre. Je veux partir. Maman dit que je dois attendre d'avoir un compagnon pour prendre mes ailes. Mais je n'ai pas besoin d'un compagnon pour ça, je peux très bien m'envoler seule. Je les entends, les écureuils, les autres oiseaux, il y a tout un monde à découvrir en dehors de notre arbre. Des sortes d'insectes délicieux, d'autres essences d'arbres où les nids sont plus chauds, même d'autres sortes d'oiseaux qui vivent des coutumes différentes. Moi, je n'ai plus la patience d'attendre. Je veux découvrir.

Si j'attends, comme maman le souhaite, comme papa l'exige, je serai comme la couvée avant moi; j'aurai un compagnon et, sans avoir eu le temps de goûter la vie, j'aurai une portée d'oisillons dont je serai responsable. Je n'aurai jamais l'occasion d'aller voir la cour du voisin, la rue d'à côté dont parlait la mésange entre les branches. Je ne goûterai pas la libellule de l'étang dont parlait le cardinal, lui qui se perche plus haut que nous et voit toujours plus loin.

Si j'attends, ma vie sera celle de ma mère. Une portée d'oisillons chaque année, qui s'envoleront pour vivre la même chose que tous les oiseaux avant nous. Moi, je veux être l'oiseau différent de la famille, le drôle de moineau dont jaseront tous les prochains moineaux. L'oiseau qui a été voir le monde et qui est revenu avec des récits de voyage, la tête pleine de souvenirs.

Je sais, il y a des dangers. Il y a des prédateurs qui peuvent m'attaquer, des mauvaises rencontres qui peuvent altérer ma vision idéale de la vie. Maman ne cesse de m'en parler tant elle a peur que je m'envole. Mais plus elle m'en parle, plus mon désir de partir est grand, comme si affronter des dangers ne me faisait pas du tout peur.

Alors, au risque de faire de la peine à mes parents, je vais m'envoler. Je reviendrai quand j'aurai vu ce qu'il y a de l'autre côté de notre arbre, de notre cour. J'aurai plein d'histoires à raconter, les autres oiseaux rares que j'aurai croisés, les autres espèces d'animaux. J'ai confiance. J'ai une aventure à vivre.



Le retour

Par Michèle Lesage

Enfermée dans sa carapace, elle se protège de la tempête. Le vent, son ami, la fait rouler sur le terrain accidenté. Tout étourdie, elle cherche à situer la rivière. L'odeur de l'eau tout près calme son anxiété. Elle y parviendra. Pour le moment, des obstacles se dressent. Une roche, un trou, un buisson, un arbre. Sa tête et ses membres émergent du bouclier. Avec son bec et ses griffes, elle peine à poursuivre vers sa destination. Elle contourne la pierre, s'extirpe de la fondrière, dépasse le buisson et l'arbre. Dessus sa cuirasse, l'eau ruisselle, les débris portés par la bourrasque glissent et s'envolent plus loin. Une rafale impétueuse la bouscule. Elle se réfugie sous son armure pour ne pas affronter son destin, une descente vertigineuse jusqu'au bas de ce qui lui paraît une montagne. Quelle idée d'avoir projeté cette grimpée qui l'a écartée de son milieu naturel.

La pluie l'enveloppe de son parfum, mêlé à celui de la terre et des matières organiques en décomposition arrachées pas les coups de boutoir du vent. La rivière, elle l'entend déjà, elle perçoit même l'arôme des plantes aquatiques qui ondulent sous la surface. Elles lui ouvrent les bras.

La déboulade cesse. Un moment s'étire avant qu'elle ne recouvre ses esprits. Elle risque un œil pour établir ses repères. Un flot de boue serpente entre des roseaux. Rien d'infranchissable, elle en a connu d'autres. Elle progresse en dégageant la vase derrière. Elle gravit le fossé et pose ses pattes sur une substance dure, artificielle. Malhabile, elle se tortille sur le bitume. Elle n'a pas été conçue pour emprunter les chemins tortueux des humains, se protéger des mastodontes qui se précipitent de gauche à droite sans la voir.

La rivière l'appelle de l'autre côté de la route. Elle s'imagine de retour, gracieuse et enfin dans son élément. Une danseuse, une ondine.



Un petit oiseau

Par Martine Marcotte

Mon animal totem ? Je ne m'en connais pas. Qu'est-ce qui me vient à l'esprit ? Un félin ? Je les trouve très beaux, voire fascinants, mais je ne m'identifie nullement à eux; même que je ne suis pas très à l'aise avec les chats domestiques. Un chien ? Ouin, ça ne me semble pas très flatteur et puis je ne jappe pas. Une souris, pour sa discrétion ? C'est vrai qu'elles ne font pas beaucoup de bruit.

Je me souviens d'un lunch entre collègues de travail pendant lequel un participant avait suggéré un jeu. Il s'agissait pour chacun de nommer deux animaux qu'il aimait particulièrement. Après nous être exécutés, le meneur du jeu nous apprenait que le premier animal choisi nous représentait et que le deuxième correspondait à ce que nous recherchions chez un conjoint. Nul besoin de dire que ça nous a menés à de nombreux fous rires. Si je me souviens bien, j'avais choisi le kangourou comme compagnon !

En y repensant, j'ai toujours eu un faible pour les pingouins, manchots compris. Alors, qu'est-ce que je pourrais bien vous raconter comme histoire d'oiseau ?

Je suis un petit pingouin. Un petit oiseau de l'hémisphère nord qui, contrairement aux manchots, peut à la fois et voler et nager; pour ce qui est de la marche, nous n'y sommes pas très élégants ni l'un ni les autres. Peu de gens me connaissent. Je suis petit, c'est vrai. Mon cousin le grand pingouin se faisait davantage remarquer. Mal lui en prit, il a tellement été chassé que l'espèce a disparu au début du 20^e siècle. J'ai bien peur qu'il ne reste plus qu'un spécimen naturalisé au musée de Percé.

Mes congénères et moi vivons toujours près des côtes nordiques. L'une de nos colonies nidifie sur une île du fleuve Saint-Laurent à l'est de l'archipel de l'Île aux grues. Bon, j'aime mieux être un pingouin, aussi petit soit-il, que d'être traitée de grue. Au printemps, des croisières sont organisées pour venir épier notre nidification. Jusqu'à maintenant, les biologistes impliqués veillent à ce que les bateaux ne s'approchent pas trop, mais qu'est-ce qui empêche les curieux de revenir par leurs propres moyens ?

C'est sur cette île venteuse à l'importante population de cormorans que je reviens chaque année. Je n'y viens pas retrouver mon compagnon mais son souvenir. J'occupe seule le nid qu'il a déserté à la poursuite de folles aventures.



Au grand galop

Par Cécile Niles

Qu'est-ce que je pourrais bien inventer ? D'abord m'identifier à un animal. De quel animal je me sens le plus près ? Avec lequel ai-je le plus d'affinité ? Un animal qui se tient droit et qui me regarde droit dans les yeux... comme mon signe astrologique chinois.

Lorsqu'il sort du chaland, un peu grisé par son mouvement hypnotisant, il avance lentement au pas jusqu'en haut de la colline. Tout doucement, et ragaillardisé par la brise de mer et l'odeur du varech, il passe du pas au trot, période de réchauffement indispensable après cette période de stagnation nécessaire durant la longue traversée d'une île à l'autre.

Il décide alors de faire le détour pour se rendre jusqu'à la pointe de l'île. Chemin faisant, il passe devant quelques habitations qui parsèment l'étroit chemin rocaillieux qui mène tout au bout de la pointe. De petites maisons qui semblent se rentrer le cou dans les épaules pour ne pas être décapitées par le vent du large.

Rapidement il se sent attiré, irrésistiblement attiré vers cette lumière qui capte son attention. Une sorte de lumière qui vous hante, qui vous aspire de plus en plus, ne vous laissant plus de répit. Plus il s'approche et plus la lumière se définit. Pour la suivre, il doit graduellement lever la tête et, sans trop s'en rendre compte, passe du trot au galop.

C'est à ce moment-là qu'il commence à identifier cette structure qui se dresse devant lui, droite et majestueuse, impressionnante, de forme phallique, représentant la puissance et la virilité... un phare.

Plus il avance et plus il a cette sensation de se diriger vers le bout du monde. Qu'il n'y a plus rien de l'autre côté. Que le ciel lui appartient. Que le bruit assourdissant de cette mer en furie qu'il imagine pour le moment pourrait l'engouffrer d'une seule vaguelette.

Mais puisque je suis fort et puissant et doté de pouvoirs surnaturels, je n'ai qu'à bien me concentrer pour aller encore plus loin, pour me dépasser comme je ne l'ai jamais fait.

Arrivant au grand galop, une allure sautée, basculée et asymétrique à trois temps, suivie d'une phase de projection, il se sent investi d'une énergie nouvelle. Il goûte au plaisir de ressentir ses muscles se bander et obéir aux commandes de son cerveau. Une concentration à toute épreuve !

À chaque fois que ses sabots entrent en résistance avec le sol, systématiquement sa respiration se synchronise à ses foulées. C'est vraiment enivrant ! La brise du large soulevant sa crinière et sa queue, c'est comme s'il volait. Tiens, pourquoi pas ? Je suis un cheval de feu après tout !

Les yeux fermés, il fonce tout droit vers le phare, risquant la commotion cérébrale et un démembrement complet. Et voilà qu'à la dernière seconde, il se sent quitter le sol, soulevé, et monter, monter, monter... jusqu'à la lumière qui l'avait envouté. Cette lumière qu'il a vue de si loin.

Wow ! Quelle vue splendide... à couper le souffle !

Coucher de soleil, nouvelle lumière aveuglante m'éblouit.

Violente, foudroyante, rugissante, l'océan, plénitude, beauté sauvage.

En cette tombée du jour, mugit sa force, son pouvoir assourdissant, étourdissant.

Île Miscou, pays de Cocagne, pays de mes ancêtres



Noisette

Par Rachelle Rose Anna Marie Rocque

Replace tes noix au même endroit pour mieux les retrouver.

Ces paroles tant chantées par mon père me hantent chaque fois que j'égare mes possessions. Tantôt, je cherche mon passeport ou mes clés. Plus tard, je convoite mon devoir ou mon Kit Kat.

Le seul endroit où mon père ne mettait pas les pattes était mon nid. Les piles d'objets ou de *déchets*, selon lui, l'empêchaient de respirer. Il aimait l'ordre et le style minimaliste.

La consigne d'aujourd'hui me demande d'être vulnérable. Plusieurs partenaires de vie m'ont rejeté en raison de ce désordre casanier. Je me suis souvent sentie incomprise ou abandonnée.

Tu ne sortiras pas de la maison tant que ta hotte soit rangée.

Ma tête tourbillonne. Comment vais-je y arriver tout en conservant mes trésors ? Mes épaules croupissent au son de la minuterie. Le danger me guette. Dans moins d'une heure, ce sera la déforestation. Ma queue s'active et cache toutes les noix dans la garde-robe.

Le billet de cinéma du Seigneur des anneaux où mon père lui-même nous a accompagné ma sœur et moi. Je le serre contre mon cœur avant de l'enrouler dans un gland bien dodu. Le patriarche ne saura le retrouver.

Ma première dent de lait perdue. Avec une détermination farouche, je l'ai secouée et dansée jusqu'à ce que le goût métallique l'emporte dans mon museau.

Mon certificat de naissance en syllabique inuktitut. Ce dernier a disparu lors d'une activité scolaire. Je ne me le pardonnerai jamais.

Relaxe fille. Reste avec nous. Il n'y a pas de presse.

Ce danger non fondé s'emporte de ma gentillesse et de ma patience avec certaines personnes tant aimées. Mes petites pattes tremblent et ne restent pas en place. *La boule de rage*. C'est ainsi que j'ai baptisé ce phénomène animalier qui m'habite.

Dire à l'écureuil de relaxer en temps de crise est comme jeter un verre d'eau dans l'incendie de brousse. Ça ne portera pas fruit. Sachez que j'ai toujours de bonnes intentions. La réflexion de mes gestes vient souvent après le fait.

Une amie m'avait dit que mes expressions faciales sont aussi subtiles qu'un coup de fusil. Voyons le positif, je suis incapable d'être hypocrite.

L'écureuil peut avoir jusqu'à cinq nids. Tout dépend de sa priorité du moment. Je dirais que mes amitiés s'apparentent à ça. Je n'ai pas de cercle d'ami(e)s, mais plutôt des amitiés réparties partout sur la terre. Des gens qui m'acceptent et me comprennent.

Comme l'écureuil, mon texte est décousu de sens. Cependant, je vois résiliente, ouverte d'esprit, généreuse et enjouée face à de nouveaux défis. Je stagne à rester en place. Mon dernier voyage remonte en 2017 et j'étouffe à arpenter les mêmes rues depuis presque une décennie.



Le cabinet des curiosités

Thème : s'inspirer d'un objet insolite

Contrainte : ne pas utiliser les verbes avoir et être seuls



Le manoir de Monsieur Fernand

Par Louis Bergeron

Au nom de monsieur Fernand et de sa tendre épouse, il me fait plaisir de vous accueillir dans sa demeure de style gothique, comme vous pouvez le constater.

D'abord un bref historique sur la vie rocambolesque des propriétaires, grands amoureux devant l'éternel. Tous deux d'origine modeste, une séparation soudaine et mystérieuse les a éloignés pour de nombreuses années. Entrons dans le salon des curiosités, pour mieux apprécier toute l'ampleur de cette épopée.

Une grande pièce sombre, presque ténébreuse malgré ses fenêtres drapées d'étoffes rouges et flamboyantes dévoile

des tables garnies d'incongrus objets. Le premier artéfact : une vieille valise rouge, grande ouverte. On y trouve une lettre et une poupée de chiffon plutôt d'allure étrange. Dans une cloche de verre, une bille, non un œil de verre !

« Je demeure ouvert en tout temps pour vos questions. »

Grosso modo, c'est dans cet œil de vitre que monsieur Fernand a trouvé les fameux microfilms, revendus pour une fortune au gouvernement américain. Son aisance financière lui a permis d'acquérir différents objets de curiosité. Il faut dire que le retour de Rita, son grand amour, lui insuffla un tout nouveau sens à sa vie.

À votre droite, une horloge grand-père semble régner en maître au centre de la pièce. Nous y voyons une inspiration de Dali, Picasso, pourtant cet objet vient de l'époque médiévale... En actionnant un mécanisme derrière, des sons rappelant des hurlements se font entendre. Ahurissant, n'est-ce pas ?



Tempus fugit

Par Louise Bertrand

Le temps fuit par le sablier de la vie. Du haut de ses cent un ans, célébrés en petites pompes le 25 mars dernier, Janette retourne le sablier une autre fois et évite de se mirer dans un miroir. C'est sa façon d'avancer vers la fin beaucoup trop proche désormais. Elle ressasse

souvent des bribes de son existence, ouvre les albums photos, relit d'anciennes créations littéraires jetées dans une boîte sur laquelle apparaît l'inscription « fortasse » — un mot repêché de son cours de latin qui veut dire peut-être, et accepte encore quelques apparitions publiques sélectionnées par son Donald qui s'assure de ménager sa compagne.

Ce matin, Janette se lève difficilement, les courbatures l'assaillent plus intensément. Le café sent bon, le bacon croustille sous la dent. Le temps pluvieux se prolonge. Les vêtements iront dans le séchoir une fois de plus. Le printemps tarde. À preuve, le nid toujours vide des hirondelles. Une fois la vaisselle rangée, Janette se dirige à son bureau et ouvre le vieux secrétaire de bois avec l'intention d'y trouver un objet spécial. Enveloppes, crayons, trombones, cartes postales et tutti quanti prennent place dans un ordre monacal. Quelques coffrets également bien rangés ne dévoilent pas leur contenu. Janette cherche quelque chose de très précis. Elle se rappelle que son père, un philatéliste émérite, détenait un vieil appareil lui permettant de mieux observer les détails d'un timbre, un genre de loupe.

Janette veut savoir.

Curieuse de nature et ce, depuis au moins cent ans, Janette parvient à mettre la main dessus. Bien qu'elle n'en connaisse pas le modus operandi, et que son père ne puisse désormais plus lui venir en aide, on le déduit, elle approche l'appareil et y glisse une enveloppe jaunie mais toujours oblitérée qu'elle conserve précieusement depuis des années. Bien entendu, l'auditeur comprend qu'avec Janette, le rédacteur se permet d'utiliser le terme années. Fin de l'ad partem.

Une musique latine joue en sourdine. Donald cuisine tout en dansant. L'apanage de la jeunesse, un fringant de quatre-vingts ans.

Janette observe le timbre par le verre vert situé au faite du curieux objet. L'image dessinée conserve ses secrets, le flou persiste et signe. Janette se rapproche de la fenêtre en espérant que la lumière révélera le mystère qui plane. Sans succès. Rappelez-vous qu'il pleut. Sa main tremble, mais l'œil toujours vif réfléchit sur le verre plutôt turquoise. Ah bien oui, la couleur change; le rédacteur désirait une sonorité de mots. La fausseté mise à l'écart dans la tête de Janette, l'imagination repart à toute vitesse.

Tempus fugit.

Donald se pointe le nez dans l'entrebâillement de la porte. Le dîner est prêt.

Janette reclasse le curieux appareil.

Elle le reprendra dans un an.

Unus annus

Que votre curiosité sur ce dernier mot, chers auditeurs, s'assouvisse en googlant.

Janette, la sexologue en elle, connaît trop bien cette expression.



Navigation...

Par Hélène Filteau

Sous le vent qui nous porte, les voiles gonflées, nous avançons rapidement. Les hommes ont hâte de voir une terre... les vivres diminuent à vue d'œil.

Hier, Benjamin m'a encore averti.

— Capitaine Bozar, les barils d'eau baissent à vue d'œil, je crains pour les jours à venir.

C'est mon premier voyage au long

cours.

Mon père, ce grand marin, fut mon inspiration!

Quel déchirement de le voir prendre la mer, sur les quais, entouré de toute ma famille... mais aussi, quelle joie lors de son retour! Nous faisons un grand festin sur la place du village toutes les familles des marins rassemblées. Cette fois, il rentre à la maison!

De même, tout le village pleurait, lorsqu'un seul manquait à l'appel. Parfois aucun corps pour se recueillir..., que le vide.

Mon père, ce mentor, a pris soin de m'enseigner toutes les règles de navigation afin que chaque fois, je puisse ramener mon équipage à bon port. Pour limiter les chagrins, si possible.

J'avoue, l'apprentissage du sextant fut un défi de tous les instants. Les points cardinaux puis les étoiles... apprendre à bien lire le ciel, avec et malgré les nuages. Le jour aussi bien que la nuit...

les tempêtes à essayer, les attaques à voir venir, les changements de bord... la pluie, les vents...

le froid, le découragement.

Toujours le guide, celui auquel on doit faire confiance, travailler à inspirer cette confiance et cette droiture. Ne pas se mettre au-dessus des hommes, simplement leur faire confiance aussi.

Il y a plusieurs modèles de sextant, je voyage évidemment avec celui de mon père. C'est un modèle plus petit, presque de poche, un modèle pour les navigateurs expérimentés. J'ai fait mon apprentissage sur un modèle de débutant, naturellement. Maintenant étant un homme, j'utilise celui de mon père avec une grande fierté.

Fier de ma maturité, de suivre les traces de mon père en espérant le plus grand succès possible lors de mes expéditions présentes et futures.

À la proue, perdu dans mes pensées, l'œil distrait, je crois distinguer une tache à l'horizon, entre le ciel et la mer.

Un cri atteint mes oreilles.

— Terre, terre, terre

Enfin, une onde de cris me rejoint à l'avant. C'est une douce folie qui s'empare de l'équipage!

Enfin un peu de répit face au désert de la mer!

— Chacun à son poste! Nous débarquerons pour chercher une source d'eau fraîche et faire des provisions. Préparez-vous chacun au débarquement selon vos directives personnelles.

Toujours prêts à relever les défis, diriger des hommes, c'est mon métier!



Le ménage

Par Françoise Lavigne

Je vais bientôt recevoir la médaille de la bénévoles la plus ancienne de mon cercle des fermières. Bénévole, participante, choisissez ce que vous voulez, les deux se ressemblent. Dès

qu'on commence à mettre le gros orteil au cercle, on est accueilli comme une merveille du monde, surtout si on sait comment monter un métier à tisser. Ma mère tissait. Du plus loin que je me souvienne, je l'aidais à monter le métier qui prenait la moitié de l'espace de notre salle de jeux. Dans notre maison, aucun espace ne restait pour les activités de maman. Elle devait, pour coudre, prendre un coin de la salle à manger et ranger tout son matériel chaque jour. Pour tisser, elle squattait un coin de la salle de jeux. Un long détour pour dire que j'ai rapidement acquis l'expertise pour mesurer les longueurs de fils de chaîne et savoir ajuster la tension qui rendrait le tissage parfait. Quand j'ai parlé de cette expertise en mettant les pieds au cercle des fermières de Val d'Or, j'ai de suite été promue bénévole au montage des métiers.

Depuis, j'ai occupé toutes les fonctions. Présidente du conseil d'administration, trésorière, secrétaire, nommez le rôle, il a été le mien un jour. Au fil des saisons, j'ai enseigné le tricot, le tissage (évidemment), le crochet, la courtepoinette. J'ai accueilli des nouvelles participantes, dit au revoir aux anciennes que la vie amenait ailleurs. J'ai parfois pleuré en perdant une complice qui s'en allait vivre dans une autre région. L'Abitibi fait parfois office de portes tournantes; les gens viennent y prendre de l'expérience et repartent rapidement. Un phénomène remarqué dans tous les organismes. Les chorales cherchent toujours de nouveaux choristes; les Chevaliers de Colomb, de nouveaux chevaliers.

Personne n'a jamais eu cet honneur qui me sera attribué : la plus ancienne bénévoles. L'origine de ce nouvel hommage ? Mon déménagement. Mes enfants vivent maintenant en Mauricie, mon mari et moi, des retraités depuis quelque temps. Nous avons choisi de nous rapprocher des petits-enfants pendant que nous pouvons profiter de cet âge béni où mamie et papi représentent encore des câlins et du plaisir, avant l'adolescence et ses nouveaux défis.

Avant mon départ, j'ai décidé de faire un cadeau au Cercle. Je vais enfin faire le ménage de la grande armoire dont les portes ferment mal tant il y a de matériel qui s'y entasse. On en parle depuis si longtemps, à coup de « Il faudrait bien » ou « Durant le prochain été ». Mais personne ne s'est risqué à vider l'armoire. Il y a une blague entre les fermières, chaque fois que quelqu'un cherche quelque chose, on dit « Ça doit être dans l'armoire ». Une manière de dire que c'est perdu à jamais.

J'ai décrété la fermeture pour une semaine de la salle du cercle. Le matériel que je vide de l'armoire y prend tout l'espace disponible. Après avoir enlevé des boîtes de papier (des années de procès-verbaux des anciens conseils d'administration), les caisses d'ustensiles et de nappes de plastique (reliques des soirées de Noël de tant d'années), derrière les objets usuels de tout organisme, des objets inutilisés ont commencé à faire surface. J'ai ainsi commencé une table où je mets tous ces objets qui témoignent du passage du temps du cercle des fermières. J'organise un concours pour ma soirée de départ. Celle qui devinera l'utilisation des objets gagnera un certificat pour participer au cours de son choix.

On pense que les arts « de la guenille », comme j'aime appeler le tissage, le crochet, le tricot, n'évoluent pas. Cette impression démontre l'ignorance de celui ou celle qui le pense. Les aiguilles à tricoter de 2026 approchent des découvertes spatiales, par leur souplesse incomparable aux aiguilles du siècle dernier. Même tenir un crochet s'évalue à sa dose de confort. Et que dire de l'évolution des métiers à tisser, un défi informatique de programmation tant les patrons se diversifient à l'infini.

Je parie toutefois qu'un petit objet restera un mystère pour toutes les participantes à ma soirée. Une petite boule de bois, remplie de clous. Un instrument de torture ? Certainement pas pour un massage confortable ! Je crois que les gens pencheront pour dire un ancêtre du tricotin, autour duquel on enroule la laine pour faire de longs serpentins. Ils se tromperont.

Il y a un art du textile qui demeure un peu moins populaire, le feutrage. Cette boule représente l'histoire des pics à feutrer la laine. Aujourd'hui, on trouve des aiguilles piquées dans une tête de plastique qui permettent de feutrer. À l'époque, on créait ces pics de bois et de clous. À coup sûr, personne ne devinera. Pour ma part, je l'ai reconnu parce que ma grand-mère maîtrisait l'art du feutrage et accumulait les outils pour ce faire. Sinon, je serais restée dans l'expectative, me demandant ce que pouvait bien être cet objet inconnu.



Un sourire de l'au-delà

Par Michèle Lesage

Les greniers regorgent d'objets curieux. Chez moi, aucun grenier de la sorte ne coiffait notre immeuble de trois étages. Par contre, dans les entrailles obscures de ce que nous appelions le bloc, se cachait un débarras. Ce local avait été aménagé à côté de l'ancien réduit à charbon. Dorénavant, il voisinait la fournaise au mazout et son réservoir imposant. On étouffait dans cet espace ténébreux et empoussiéré. Pour joindre le débarras, on tirait sur une chaînette pour allumer une ampoule nue et cheminer jusqu'au fond de la cave. La porte s'ouvrait en actionnant un ancien loquet. Des planches de bois avaient été déposées sur le sol sans y être clouées.

Je connaissais bien cet endroit dans lequel je retrouvais le vieux frigo débranché qui contenait les bocaux de confitures et de marinades que ma mère préparait chaque automne. Des casques qui semblaient avoir participé aux guerres coloniales étaient entassés dans un coin avec filets et cannes à pêche. Dans un coffre de cèdre dormaient les ouvrages de dentelle fabriqués par ma grand-mère maternelle. Malgré mes incursions occasionnelles, je remarquais chaque fois que je pénétrais dans cet antre quelque objet curieux que je n'avais pas encore vu.

Lorsque mes parents ont déménagé pour un gentil bungalow à l'ouest de la ville, j'y ai jeté un dernier coup d'œil. Dans le tiroir d'une commode brinquebalante, un outil étrange attendait son heure. Il me semblait qu'il s'agissait d'une sorte d'étau pour maintenir en place la pièce sur laquelle un ouvrier travaille. Mes parents ne possédaient pas les habiletés requises pour fabriquer quoi que ce soit.

La chose devait donc provenir de mon grand-père, lui qui avait réalisé de ses mains la première paire de skis en bois de ma mère.

Couché sur le côté, l'étau ressemblait à une mâchoire munie de dents aiguisées. L'image qu'il me renvoyait m'a effrayée, d'autant plus qu'une goutte de sang séché tachait le revers de la pièce. Comme une relique maudite, il recelait l'histoire d'un drame. J'avais si souvent vu les ongles noircis de mon grand-père qui, malgré son âme de bricoleur, s'envoyait des coups de marteau sur les doigts. Vingt ans s'étaient écoulés depuis sa mort. Son ADN surgissait soudain du passé avec tous les instants de bonheur qu'il nous avait prodigués, son rire silencieux qui me parlait tant, sa générosité enveloppante. Il avait donné de son sang pour nous rendre heureux. La bouche édentée a cessé son effet maléfique, elle m'a soudain souri de toutes ses dents.



De quoi s'agit-il ?

Par Martine Marcotte

De quoi s'agit-il ?

Je sais bien que Michèle nous réserve toujours des surprises, des approches inattendues mais, cette fois-ci, l'image devant me servir d'inspiration me laisse perplexe. Toute petite, elle ne donne aucun repère permettant d'évaluer la taille de l'objet ni de deviner l'endroit où il se trouve. La chose est certainement digne d'un cabinet de curiosités.

Comment décrire cet objet ?

Il ressemble un peu à une pièce montée sur un gâteau. D'abord, sur un socle circulaire de bois précieux, se trouve une structure d'une essence différente en forme de croix couchée. Dans les espaces entre les bras se trouvent des sphères sculptées elles-mêmes sur chacune son piédestal. Les sphères et les piédestaux sont blancs, peut-être en ivoire. Des médaillons, probablement du même matériau, sont apposés à l'extrémité des bras. À l'étage supérieur, deux urnes blanches et le socle en bois d'une plus grosse sphère elle-même surmontée d'un réceptacle en forme de tulipe portant une dernière sphère au sommet de laquelle on discerne une petite croix blanche.

Tant est laissé à mon imagination. Il s'agit certainement d'un objet rare et coûteux, résultat d'un travail minutieux. Les bois ont été taillés avec soin puis polis à la perfection. J'ignore ce que représentent les sphères délicatement ciselées. J'ai d'abord pensé à des globes terrestres, mais non, peut-être d'autres astres ? Alors que les cinq premières sphères semblent similaires, la boule la plus haute est différente, encore plus fine. Un tel mystère pourrait provenir de contrées lointaines, mais les croix nous laissent croire à une influence chrétienne.

À quoi cette curiosité peut-elle bien référer ? Il ne s'agit certainement pas d'un objet utilitaire, mais plutôt d'une œuvre d'une grande beauté dont l'inspiration me demeure inconnue. Certes *a talking piece*. On pourrait s'interroger pendant des heures sur sa provenance et sa destination et être fier d'avoir une telle source de bavardage chez soi.



Une bien belle pipe

Par Cécile Niles

Comment décrire ce très bel objet. Imaginez une sorte de pipe servant à fumer l'opium en Chine ou en Indonésie lors de rites initiatiques ancestraux. Celle-ci doit bien dater du 14^e ou 15^e siècle.

Les matériaux utilisés pour sa fabrication, des métaux nobles : l'or, le platine et l'argent. Utilisée jadis pour fumer une herbe très spéciale récoltée à la fin de l'été à un endroit très précis sur le faite du Mont Sans-souci. Les feuilles de cette plante, lorsque la fumée mettait son utilisateur dans un état second, un état méditatif, l'envoyant voltiger dans l'espace, dans l'astral pendant de longs, de très longs moments.

Cet objet retrouvé lors de fouilles archéologiques dans un petit village au nord de la Suisse faisait partie des habitudes hebdomadaires de ses résidents. On pourrait dire comme un rituel de fin de semaine. Ces villageois démontraient comme particularité de s'accommoder de tous les aléas de la vie avec accueil, non-jugement, avec bonhomie et tolérance. Cette population s'identifiait comme libre et heureuse, pour ne pas dire bienheureux.

Nous tenons cette information d'un document retrouvé également sur les lieux du site. Ce document, transcrit en chinois sur du papyrus et inséré dans un tube de verre, hermétique il va sans dire... en assura sa conservation.

Depuis 1907, de nombreuses fouilles annotées par Archéologie Suisse dans un annuaire destiné principalement aux scientifiques font foi de la richesse des trouvailles dans cette région de la Suisse en particulier.

Par exemple, une fosse commune découverte dans une zone glacière en 2022 démontre plusieurs corps entrelacés particulièrement bien conservés. La technologie moderne permettant d'identifier ces corps souples et sans aucune tension musculaire.

Malheureusement, les chercheurs n'ont pas pu identifier le type de plante utilisée lors de ces rituels.

Mais que dire de l'étui, une œuvre d'art en soi. Creusé avec soin dans un matériau très dur épousant exactement les formes de ladite pipe.

Je demeure sceptique et songeuse... tellement de mystères non résolus éveillent ma curiosité. Ahurissant, non?



Éric et Déméter c. IA

Par Sylvie Tardif

J'adorais ce musée archéologique de Naples. La langue italienne me ravissait. Essayer d'en reproduire les sons m'amusa. *Museo archeologico nazionale di Napoli*. À mes oreilles, toute expression même insultante contenait quelque chose comme de la joie du seul fait qu'elle était en italien. Je me promenais dans Naples en traversant les rues entre les voitures comme une bonne Napolitaine, en ignorant les invectives, et en souriant comme si le bonheur se trouvait dans cette ville chaotique et sale où certains gestes parlent très fort.

Les marbres du musée m'impressionnaient. Comment un sculpteur peut-il reproduire le drapé d'une robe ou la transparence d'un voile dans ce matériau calcaire ? Ça dépassait ma compréhension. Je passerais un long moment avec les marbres ne pouvant détacher mes yeux des détails de ces statues. Cet Éros se baignant avec un dauphin prenait vie alors que je circulais autour de lui.

Au deuxième étage du musée se trouvaient des objets mis au jour lors de fouilles dans cette ville longtemps habitée par les Grecs. Une sorte d'amphore attira mon attention. Elle était jointe à deux autres vases d'une bien curieuse façon. L'objet en terre cuite aurait peut-être servi de réchaud n'eût été que les vases reliés ne rendaient pas l'échange de chaleur optimal.

Cet objet curieux m'intriguait. Je m'approchai du cartel pour y lire qu'il s'agissait d'un *kernos*, un objet rituel de l'Antiquité grecque. Ces récipients multiples connectés entre eux recevaient les offrandes pour les déesses, souvent liés au culte de la fertilité comme Déméter. Entre Éros et Déméter, on restait dans des thématiques qui ont traversé l'humanité de tout temps. L'humain reste lui-même. Je rigolais en pensant aux dieux de l'intelligence artificielle qui faisaient tant jaser. Entre Éros et Déméter, nos contemporains tomberaient follement amoureux de leur ami-robot en peu de temps.

Cette constatation ne créa chez moi ni crainte ni mépris, de la consternation ou, peut-être plus justement, de la perplexité. Que retrouverait-on dans les musées de demain ? Qui remplacerait Éros et Déméter ? En jetant un dernier coup d'œil vers ces objets qui avaient su traverser le temps, je sortis du musée pour me rendre dans un café. J'étouffais sous la chaleur du midi. La moiteur de l'air rendait la promenade difficile. Vivement que je trouve une terrasse pour me poser. Napoli, Naples, la chaotique, que trouverais-je dans tes entrailles qui me rende heureuse ? Je répétais mentalement « *Una pizza e una birra per favore* ». Le soleil de Naples, une pizza aux tomates et une bière bien fraîche, face à la mer et au Vésuve au loin qui rappelle que la vie ne tient qu'à un fil. Si Thomas Mann a trouvé la *Mort* à *Venise*, j'ai trouvé l'enfer à Naples qui fut le décor de mon contentement. L'IA n'a qu'à bien se tenir ! Éros et Déméter n'ont pas dit leur dernier mot.